

avec le développement de leur intelligence ; elle a eu pour fondement la religion, qui les a pris à leur entrée à l'école et qui ne les a pas quittés un seul jour, s'adressant tour à tour à leur mémoire, à leur intelligence et à leur cœur.

Nos élèves sont sans doute loin encore d'être des hommes instruits, mais ils ont les connaissances nécessaires pour se tirer d'affaire et pour occuper honorablement et utilement pour la société et pour eux-mêmes la position où la Providence les appelle à vivre un jour.

Arrivé à cette partie de notre tâche, nous n'avons plus qu'à donner quelques explications sur les moyens d'application de ce plan d'étude, avant d'en montrer la réalisation dans la distribution du travail et des leçons de chaque jour.

J.-J. RAPET.

(A continuer.)

ANECDOTES

JE N'AI PAS PU, IL CHANTAIT SI BIEN !

Il y a quelques jours, appuyé contre une clôture, je considérais un jeune garçon de l'âge de quatre ans qui s'amusait à épier les ébats des oiseaux voltigeant autour de lui dans la prairie. A la fin, un joli chardonneret vint se poser sur un pommier qui étendait ses branches à quelques pas de l'endroit où l'enfant se trouvait, et il y resta sans paraître s'apercevoir de la présence du petit être que les oiseaux regardent ordinairement comme un mauvais voisinage. Le petit garçon semblait étonné de cette impudence et restait immobile ; mais après l'avoir examiné pendant une minute ou deux, cédant à un des mauvais instincts de sa nature, il saisit une pierre qui était à ses pieds, et il se prépara à la lancer en se plaçant pour ne pas manquer son but.

« Déjà il avait retiré son bras en arrière sans alarmer l'oiseau, et le pauvre chardonneret était à un doigt de sa perte, quand tout à coup enfant sa gorge, il fit entendre comme une fusée de sons les plus mélodieux, déployant toutes les richesses de son merveilleux gosier, et jetant au vent une suite de notes délicieuses. Aux premiers sons de cette voix ravissante, le bras de l'enfant s'était arrêté ; peu à peu il reprit sa position naturelle et bientôt la pierre lui tomba des doigts. Nous continuâmes à entendre le chanteur ailé, puis nous le vîmes prendre son vol gaiement, sans se douter du danger qu'il avait couru. L'enfant partit aussi, mais tout pensif.

« Curieux de connaître ce qui se passait dans son esprit, je m'approchai et je lui demandai :

« — Pourquoi ne lui as-tu pas lancé la pierre, mon garçon ? Tu pouvais le tuer aisément et tu l'aurais emporté.

« L'enfant me regarda d'un air incertain, comme s'il eût suspecté mes intentions, et il me dit avec une expression, moitié de honte, moitié de chagrin :

« — Je n'ai pas pu, il chantait si bien ! »

« Qui pourrait dire que la musique n'a pas un charme pour adoucir les cœurs, ou soutenir que Dieu n'a pas créé la mélodie pour éveiller en nous les plus doux sentiments et pour exciter des émotions qui nous rapprochent du ciel et des anges ? Que les accents de la musique éclatent à l'oreille d'un enfant engourdi, et il se réveillera avec une vie et une énergie nouvelles. Faites entendre une douce mélodie à l'oreille d'un enfant opiniâtre et vous le désarmerez ; la pierre tombera de son cœur et il deviendra docile et attentif. Que le matin le silence de l'école soit interrompu pour la première fois par le chant harmonieux de la prière, et les cordes des jeunes cœurs seront ébranlées et elles continueront à vibrer pendant le reste du jour. — *Indiana School Journal*.

TES PERES ET MERES HONORERAS, AFIN DE VIVRE LONGUEMENT.

Saint Basile, qui comme tous les grands écrivains de l'antiquité, se plaît à puiser ses pensées, ses leçons, et ses images dans le sein fécond de la nature toujours si majestueuse, si touchante, si persuasive ; saint Basile raconte à ses auditeurs un trait d'amour filial, dont lui-même a été l'heureux témoin. Mais quels étaient ces pieux enfants ?... C'étaient deux jeunes cigognes.

« Je me promenais, dit-il, au milieu d'une vaste et fertile plaine, lorsque j'aperçus au loin un grand arbre, dont la cime s'inclinait ébranlée par de violentes secousses. Mes yeux, sans interrompre ma marche, suivaient les ondulations du feuillage agité. Tout à coup je vis se détacher de cette masse de verdure un objet confus, puis un autre encore. A mesure que j'avancais, je distinguais mieux tout cela ; et bientôt je reconnus deux cigognes qui voltigeaient éperdues autour des rameaux menacés d'une chute prochain-

ne. Pourquoi donc, me disais-je, le péril ne les force-t-il pas à s'enfuir ; et quel instinct, plus puissant que celui de leur conservation, comprime leur essor, en un pareil moment ?... Comme j'achetais ces mots, je me trouvai près de l'arbre. Des bûcherons unissaient leurs efforts pour l'abattre. Mais avant de rouler à terre, voici la scène merveilleuse qu'il m'offrit dans sa partie la plus élevée.

« Du milieu d'un large nid, se dressait péniblement, toute tremblante, toute blanche de vieillesse, une pauvre mère cigogne, à qui la main du temps avait à peine laissé quelques plumes éparses... Que serait-elle devenue, si la pitié de ses filles n'eût volé à son secours ! L'arbre l'aurait entraînée et brisée dans sa chute. Mais encouragée par les jeunes cigognes qui la pressaient vivement de les aider à la sauver, elle ramassa le peu de force qui lui restait, étendit ses ailes dégarnies de plumes, les appuya sur le cou de ses enfants, et s'éleva soutenue dans les airs par leur ingénieuse tendresse.

« Que ce spectacle était touchant !... Quelle leçon pour l'homme !... Oh ! combien n'aurions-nous pas à rougir, si nous refusions à la faiblesse de nos vieux parents une assistance si généreusement offerte par ces jeunes cigognes à leur vieille mère !... Mais vous, aimable jeunesse, vous n'avez pas besoin, j'en suis sûr, que l'on vous cite un pareil exemple pour vous porter à la pratique de l'une des premières vertus de votre âge. Douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, vous sentez, vous comprenez jusqu'où doit aller votre dévouement pour un père, pour une mère si dignes, de votre reconnaissance et de votre amour. Vous vous êtes déjà, après avoir lu l'histoire de mes cigognes : « Oh ! j'en aurais bien fait autant !... » — *Journal d'Education de Bordeaux*.

INFLUENCE D'UN JOURNAL.

Un instituteur, ayant longtemps et honorablement exercé sa profession, s'exprimait ainsi sur l'influence qu'un journal était susceptible d'exercer sur l'esprit des enfants :

Pendant ma longue carrière, comme instituteur, j'ai invariablement remarqué la différence marquante qui existe chez les enfants des deux sexes et de tout âge, entre ceux qui recevaient un journal dans leur famille, et ceux qui n'en recevaient point. Chez les premiers, j'ai constaté les faits suivants : — 1o. Ils sont meilleurs lecteurs, ils excellent dans la prononciation et comprennent nécessairement mieux ce qu'ils lisent. 2o. Ils ont une meilleure orthographe et définissent les mots avec plus d'aisance et de précision. 3o. Ils acquièrent en deux fois moins de temps que les autres une connaissance pratique de la géographie, par la raison toute simple, que le journal leur rend familière la situation de toutes les parties du globe, les mœurs des diverses nations et les principaux événements qui s'y passent. 4o. Ils sont généralement meilleurs grammairiens, en ce qu'ils voient dans la presse une variété de toutes sortes de compositions, depuis le style banal des annonces jusqu'au discours le plus classique et le mieux élaboré d'un célèbre orateur ou d'un grand homme d'État.

Pensées diverses sur l'éducation.

L'activité d'un organe suppose nécessairement l'inaction des autres. Cette vérité nous mène nécessairement à ce principe fondamental de l'éducation sociale, savoir : qu'on ne doit jamais appliquer l'homme à trop d'études à la fois si l'on veut qu'il réussisse dans chacune. Les philosophes ont déjà souvent répété cette maxime ; mais je doute que les raisons morales sur lesquelles ils l'ont fondée valaient cette belle observation physiologique qui la démontre jusqu'à l'évidence, savoir : que pour augmenter les forces d'un organe il faut les diminuer dans les autres.

BICUAT.

L'histoire rend l'homme plus prudent ; la poésie le rend plus spirituel ; les mathématiques plus pénétrant ; la philosophie naturelle plus profond ; la morale plus sérieuse et plus réglée ; la rhétorique et la dialectique plus contentieux et plus fort dans la dispute ; en un mot la lecture se transforme en mœurs.

BACOS.

Tous les êtres ne sont que des transmetteurs d'existences ou de pensées ; leur individualité disparaît toujours, selon les lois de la nature, devant le grand intérêt des générations à venir. Le Christ lui-même nous l'a annoncé lorsque, prenant un petit enfant et l'ayant embrassé, il dit : « Quiconque reçoit un enfant en mon nom me reçoit. » Soyons donc les serviteurs des temps inconnus, non pas comme le mercenaire et l'esclave qui entassaient pierre sur pierre pour laisser sur le sable du désert la mornie pyramide, l'énigme sans nom ; soyons comme l'ouvrier chrétien des anciens âges, qui élevait avec un art mystérieux des temples sublimes dont la religion a inspiré les divines beautés ; il cisela la pierre en fleurs, en festons, en couronnes, équilibrait des dômes de marbre jusqu'aux